

Littérature québécoise

Numéro 59, mars–avril–mai 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19674ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1995). Compte rendu de [Littérature québécoise]. *Nuit blanche*, (59), 33–43.

LE BOUDDHA DE PERCÉ
 Réal-Gabriel Bujold
 Éditions d'Acadie, 1994,
 183 p. ; 19,95 \$

D'un siècle à l'autre, d'une terre à l'autre, le roman de Réal-Gabriel Bujold explore les destins croisés de quatre générations de Desgarris. Au XIX^e siècle, l'arrière-grand-père né à Guernesey, Nicholas Desgarris, rencontre Victor Hugo alors qu'il fuyait « [...] pour chercher en une terre nouvelle l'assurance d'un juste devenir ». Sa goélette fait naufrage. Surnage la proue du bateau qui lui sauve la vie et devient « Le Bouddha de Percé » investi du pouvoir de veiller sur les générations à venir. Le grand-père, Armand, disparaît en mer en 1955. Le père, Hildège, grand cœur et grand géniteur, alcoolique repent, retombe dans l'alcoolisme et transforme la vie familiale en cauchemar. Et puis, il y a Jean, le fils enseignant qui tente de sauver un de ses élèves, le jeune Francis, de la délinquance.

Tous ces hommes sont tourmentés par un secret, un vice, un souvenir. Hildège est hanté par son alcoolisme, par la noyade de son père. Victime d'hallucinations sur son lit d'hôpital, il revit sans cesse ses angoisses. Jean est bouleversé par les attouchements homosexuels d'un de ses cousins, la Gaspésie lui manque, son arrière-grand-père aussi, qu'il tente de retrouver à travers le journal de sa grand-tante Lovanie.

Toutes ces destinées se nourrissent les unes des autres. Pour tresser son histoire, Réal-Gabriel Bujold croise et recroise les *filles d'intrigue* (le journal, les pensées d'Hildège, la vie de Jean) avec, toujours, la Gaspésie en toile de fond. Égarés dans la métropole, « [...] la grande ville qui est loin loin loin de Rimouski ! »,



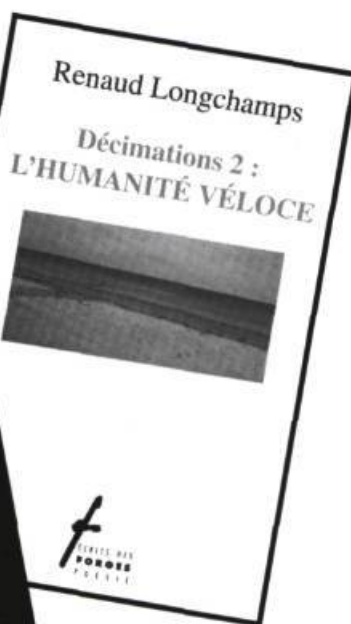
ses personnages n'ont qu'une envie : retrouver leur terre d'attache. Et placer ceux qu'ils aiment sous la bénédiction du Bouddha.

Alexandra Schurder

LA SAINTE FAMILLE
 Anne Éleine Cliche
 Triptyque, 1994, 243 p. ; 20 \$

Le deuxième roman d'Anne Éleine Cliche ne se donne pas à lire facilement. On risque même, devant des associations de propos parfois sibyllins, voire totalement éclatés, de refermer ce livre qui ne deviendra de toute évidence jamais un *best-seller*. Mais ferait erreur qui abandonnerait trop rapidement sa lecture. Car si l'habituel récit linéaire des romans conventionnels fait ici défaut, pour ainsi dire, la structuration de *La Sainte famille*, en revanche, offre un beau défi à un esprit curieux, attentif et patient.

Après un exergue tiré de l'œuvre d'Hubert Aquin dont le roman se révèle une réalisation, le lecteur découvre une série de paradigmes (bibliques, plastiques, musicaux, psychanalytiques, familiaux...)



et qui est « sanctifiée » par sa conversion (extérieure) au catholicisme... C'est aussi Bakhtine qui ne désapprouvait pas cette association de voix narratives, cette plurivocité tout d'abord inconfortable.

Question d'être à la page, dira-t-on peut-être ? Qu'importe au fond si le texte final affiche une cohérence éclatée : l'important n'est-il pas qu'il engendre une cohésion déterminée ?

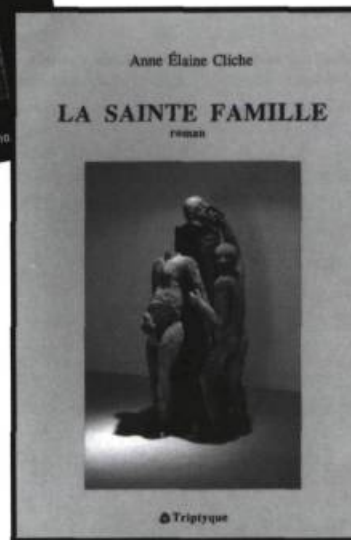
Jean-Guy Hudon

**DÉCIMATIONS 2 :
 L'HUMANITÉ VÉLOCE**
 Renaud Longchamps
 Écrits des Forges, 1994,
 75 p. ; 10 \$

Entre les signes célestes, la pulsation des voix extraterrestres des Maîtres et le rêve de sa génétique rébarbative, « l'humanité véloce » attend l'agonie du soleil pour se fondre dans l'univers. Le projet est clair, la poésie de même : « Mais nous poussons notre cri / dans la nuit // Ce bruit ennuie / forcément / quelqu'un / ou / quelque chose ». Il s'agit en fait, à mi-chemin entre le prosaïsme déguisé et le mysticisme travesti en nihilisme rationnel, d'éconduire l'humanité et la surhumanité fondamentales en poésie pour accueillir cette « humanité véloce », affranchie de l'existentialisme morbide et utilitariste, apanage des « singes anthropoïdes » et velléitaires que nous sommes.

Et pour toutes constantes, nous avons la beauté et la bonté. Contre le soleil, nous possédons la nuit, contre les Maîtres qui veulent nous ravir la terre, il nous reste la possibilité de la détruire. L'espoir est un geste mort-né : reste la politique de la terre brûlée.

Avec ce deuxième recueil du cycle *Décimations* — un troisième est en chantier — le productif Renaud Longchamps explore les données de l'humanité, non pour les consigner dans un herbier, mais pour débusquer notre nature exacte, cette part qui nous revient, à nous et non aux Maîtres, figures abstraites et désincarnées qui rappellent les *Seigneurs* de Jim Morrison, et qui voudraient nous imposer leur credo. Notre sang n'est pas le leur, même s'il crie vers eux. Et de ce ►



paradoxe philosophique naît le désespoir, encore viable, puisque le soleil en a encore pour cinq milliards d'années.

Equation efficace, qui a pour mérite de guider le lecteur, mais qu'il faut cependant interroger. Surtout formellement.

On se surprend en effet, au contact de cette poésie, à lui chercher une spécificité : les coupures de vers et celles des strophes semblent répondre à des impératifs extraterrestres (ou de publication, ce qui revient au même), aussi impertinents parfois que l'usage à mon avis abusif des auxiliaires, des verbes d'état, des répétitions inutiles, souvent faciles.

On pourrait tout aussi bien se trouver ici devant un texte en prose ou une projection philosophique. Que ce travestissement ne soit pas discuté m'apparaît suspect.

Quoi qu'il en soit, nous sommes ici en présence d'une écriture qui n'est pas intimiste, et cette raison seule suffit, tant il est vrai qu'en temps d'occupation, le refus de collaborer fait de tout impartial un maquisard, à nous la faire aimer.

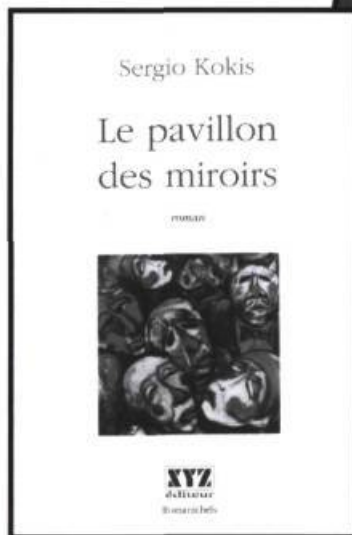
Ivan Bielineski

LE PAVILLON DES MIROIRS

Sergio Kokis
XYZ, 1994, 366 p. ; 24,95 \$

Voici un beau roman, plein de couleurs, d'odeurs, de personnages plus vrais que nature. Sergio Kokis, Brésilien émigré au Québec, signe un texte unique, simple et grandiose à la fois.

L'histoire a deux branches narratives. La première, en courts chapitres, se passe ici, dans le Nord : un peintre immigré, terré dans un petit appartement-atelier, se remémore son enfance et son adolescence. Sa peinture reprend ses souvenirs comme en leitmotiv, chaque toile renfermant

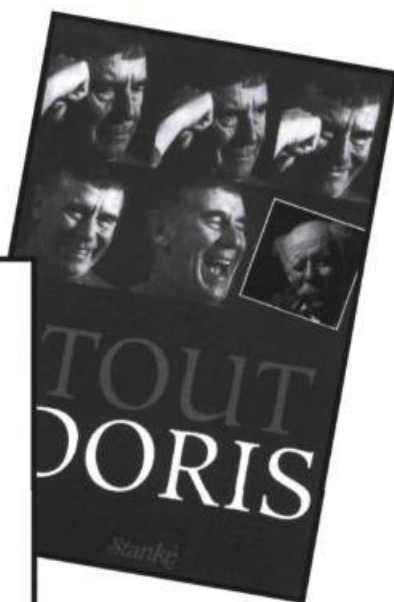


des fantômes, des visages cachés derrière les couleurs. La deuxième branche, des chapitres plus longs, mouvants, nous entraîne dans un Brésil divisé entre la pauvreté et la richesse, entre la médiocrité et la flamboyance. Notre jeune personnage voit la vie avec les yeux de son frère, à travers les libertés de sa tante, les phobies de sa mère ; il découvre des rituels, des gestes qui lui seraient interdits s'il était plus vieux. Nous le suivons dans son apprentissage de la vie jusqu'à son entrée dans un internat dont il sera finalement expulsé.

La première séquence est plus intimiste, moins dynamique, elle montre bien le malaise que peuvent ressentir les immigrés pendant la période d'adaptation à une nouvelle vie. « Est-ce que je bois pour fêter ou pour oublier ? » L'autre est plus vivante, plus exubérante et nous entraîne dans un monde sans limites. C'est la partie la plus dure, mais la plus intéressante du livre ; l'auteur nous y fait respirer les odeurs du Brésil des années 50, des relents les plus désagréables aux parfums des plus subtils.

Sergio Kokis est une nouvelle voix dans la polyphonie littéraire québécoise qu'il faut découvrir au plus tôt.

Martin Pouliot



TOUT DORIS
Doris Lussier
Stanké, 1994, 588 p. ; 30 \$

Tout Doris est avant tout un livre drôle. C'est d'ailleurs ainsi que Doris Lussier voulait la vie, pleine d'humour et de plaisir. On rit souvent en cours de lecture, qu'on feuillette les « Philosopholies » du début ou qu'on s'attarde aux propos

du Père Gédéon. Ce personnage, qui a marqué la vie de Doris Lussier mais aussi notre imaginaire, il nous en trace la genèse de façon habile et amusante. Pourtant, il ne faut pas s'y tromper, *Tout Doris* n'est pas qu'un livre drôle. Aux textes d'humour s'ajoutent des écrits porteurs d'une réflexion d'une grande sagesse et leur lecture m'a touché, au plus haut point. Le 28 octobre 1993, c'est un grand Québécois qui quitte notre monde pour « all[er] voir si [son] âme est immortelle » ! Dans ce recueil, après nous avoir fait rire, après avoir entretenu le lecteur de politique, de l'indépendance du Québec, qu'il considérait dans « la nature des choses », Doris Lussier, dans un texte inachevé : « Pourquoi ? », nous parle de la vie et de la mort. Sa réflexion débouche en fait sur un plaidoyer en faveur de l'« autoeuthanasie ». Encore une fois, la vérité, la simplicité et la sagesse du propos sont renversantes. Cette lecture donne à réfléchir sur des questions fondamentales et



France Daigle

1953

chronique d'une
naissance annoncée

En 1953, le monde occidental fut témoin de grands événements : la mort de Staline, le couronnement de la reine Elizabeth II, la publication du *Degré zéro de l'écriture* de Roland Barthes.

Ces événements ponctueront les jours de Garde Vautour et de la mère de Bébé M., aux prises malgré elles avec les ambitions déjà littéraires d'une romancière en gestation. À lire pour le plaisir de retrouver ou de découvrir France Daigle.

2-7600-0273-X, 168 p., 18,95 \$



édition
d'Acadie

C.P. 885, Moncton, Nouveau-Brunswick, E1C 8N8
Tél. (506) 857-8490 Téléc. (506) 855-3130

bouleverse les idées reçues sur ce qui nous attend de l'autre côté de la vie. Lire *Tout Doris*, pour le plaisir de rire, oui, mais aussi pour cette réflexion sur la vérité.

Marc Proulx

LE LAI DE LA CLOWNE RÉCIT ÉPISTOLAIRE

François Tétreau
Triptyque, 1994, 91 p. ; 14,95 \$

De la fantaisie à l'état pur dans le « récit épistolaire » de François Tétreau. Une enquête farfelue dans Paris à la recherche d'une clowne qui connaît une styliste qui connaît un sculpteur qui connaît le narrateur qui est hébergé par la clowne. Allez vous y retrouver ! Et puis qu'importe, les lettres ne sont qu'occasions de divaguer un peu, d'évoquer des situations abracadabrantes, des propos mystérieux, des hypothèses alambiquées. De s'abandonner au plaisir d'écrire quoi ! et de la meilleure façon, puisque style il y a et images et rythmes et bonheurs d'expression... dans la plus parfaite cocasserie.

Blanche Beaulieu

LE POIDS DES OMBRES

Marie Laberge
Boréal, 1994, 459 p. ; 25,95 \$

Dès les premières lignes, *Le poids des ombres* nous impose une lecture quasi compulsive tant est solide l'intrigue, maîtrisé le style de la narration et cohérente la stature des personnages. Le troisième roman de la dramaturge Marie Laberge oppose une mère et sa fille dans un règlement de leurs comptes d'amour et de rejet l'une de l'autre. Diane Marchesseault apprend la mort violente de sa mère Yseult par un journal quotidien. Le cadavre de la mère est conservé à la morgue et l'on demande l'aide des lecteurs pour son identification. « Elle était morte. [...] et elle n'en avait rien su. » Diane se sent alors glisser vers les ombres que sept ans plus tôt elle avait décidé d'oublier pour toujours. Commence pour elle une véritable existence d'oiseau nyctalope ; comme le hibou ou la chouette, sa vision/mémoire s'accroît avec le déclin du jour. Ressurgissent alors dans son dialogue intérieur les souvenirs d'une relation qui

l'a écrasée, asphyxiée dès l'enfance. Ainsi s'amorce un échange de répliques vengeuses, destructrices, qui expriment sa fuite du réel dans le scotch et le sexe, autant que sa tentative de rassembler les morceaux de la vie privée de sa mère, par la recherche des amants qui ont partagé la vie de celle-ci.

À partir de cette intrigue claire, réduite dans le temps, centrée sur le dialogue intérieur de Diane, Marie Laberge structure une narration où s'entremêlent, se fusionnent, les voix de la narratrice, de la fille et de la mère. Les interventions de cette dernière dans la mémoire de Diane, servies qu'elles sont entre parenthèses, accentuent autant l'absence physique que la présence affective de la mère. Cette dernière, dont la vie entière a été une lutte pour sauvegarder sa vie privée face à cette fille, résiste aux assauts de celle-ci, vivante enfant de Jocaste, mais parasite (pou comme la surnommait sa mère) « qui construit des sagas tragiques aux fins lugubres ».

Ce qui fait la force de ce roman, c'est la rigueur dans la structure de l'intrigue et de la narration. Rompue qu'elle est à l'écriture théâtrale, Marie Laberge sait construire une mise en récit, établir des situations dramatiques intenses, peaufiner jusqu'à l'osmose les rigueurs du narratif et du dialogue intérieur, sans bousculer les exigences traditionnelles du genre romanesque.

Malgré l'acuité du drame, la romancière évite avec habileté le mélodrame, grâce au resserrement constant de l'action et à sa maîtrise étonnante de la psychologie des personnages ainsi que des relations et des filiations qui s'imposent. La lecture nous emporte dans un flot incessant de sentiments violents et de désirs qui conduiront la fille au bout de son rêve inconscient de réconciliation. Ce qui fait la force de ce roman, c'est la justesse de ton du dialogue narratrice-personnage ; l'action intérieure jaillit comme un torrent dont le débit précipité et la clameur sourde rebondissent de situations en situations, en bousculant les fantômes/conditionnements de la mémoire.

Reine Bélanger

L'instant même



Michel Dufour
N'ARRÊTEZ PAS
LA MUSIQUE
Nouvelles, 101 p.; 14,95 \$



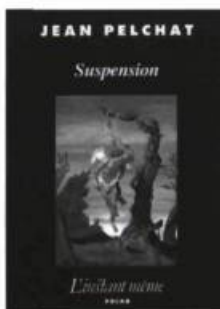
Suzanne Lantagne
ET AUTRES HISTOIRES
D'AMOUR...
Nouvelles, 81 p.; 12,95 \$



Pierre Ouellet
L'ATTACHEMENT
Roman, 125 p.; 16,95 \$



Yves Hughes
SEPTEMBRE EN MIRE
Polar, 131 p.; 16,95 \$



Jean Pelchat
SUSPENSION
Polar, 231 p.; 22,95 \$



Pierre Yergeau
1999
Roman, 224 p. 24,95 \$



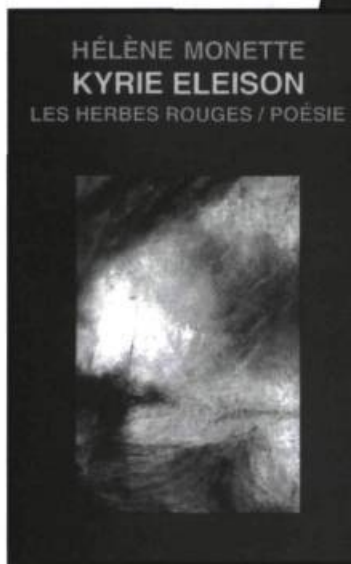
Le genre de la nouvelle dans le monde francophone au tournant du XXI^e siècle. Actes du colloque de l'Année Nouvelle à Louvain-la-Neuve, 26-28 avril 1994, 270 p.; 24,95 \$

KYRIE ELEISON
Hélène Monette
Les Herbes rouges, 1994,
69 p. ; 9,95 \$

« Après la lecture de *Kyrie eleison*, qui oserait prétendre que la poésie est un art de tout repos ? », écrit l'éditeur en quatrième de couverture du recueil d'Hélène Monette, comme pour avertir le lecteur : *attention, vous éprouverez des émotions !* On apprécierait cependant que des éditeurs laissent plus de place à la poésie qui veut *brasser les cages*. J'anticipais donc un plongeon dans un bain caustique. Rien de corrosif pourtant dans cette « poésie en prose et tutoiement », même si elle se trouve à des lieues du mielleux ou du susurré.

La prose d'Hélène Monette m'est apparue comme une grande blessure en forme de bouche, une lésion existentielle qui, par définition, ne se cicatrise jamais, ne disparaît qu'avec l'anéantissement. La suite des poèmes — des *monologues* intérieurs — forme, de par les sonorités et les rythmes, une berceuse pleine de langueur au balancement *spleenétique*. Je m'imaginai dans l'atmosphère intimiste d'un éclairage aux chandelles, écoutant des confidences inavouées un soir inespéré de panne électrique : « Le moment n'était plus à la causerie mais aux aveux qu'on se fait seul, chaînes désuètes. » Comme si la technologie, devenue caduque un court moment, n'arrivait plus à camoufler l'inévitable autant que patent mal-être. Et l'auteur parlant *à tu...* le lecteur se sent forcément interpellé, sinon concerné.

La parole d'Hélène Monette est souvent hermétique, comme une langue étrangère, mais une musique, une vibration s'en dégagent, faisant prédominer l'impression sur le sens. Mais, malgré moult lectures, aucun



souvenir de phrases percutantes, ni d'images exaltantes n'ont survécu après que j'ai refermé le livre. Seul demeure celui de l'état dans lequel son écriture m'avait mis... « *Kyrie eleison* » !

André Marceau

BETSI LAROUSSE
OU L'INEFFABLE ECCÉITÉ
DE LA LOUTRE
Louis Hamelin
XYZ, 1994, 271 p. ; 19,95 \$

LES ÉTRANGES ET ÉDIFIANTES AVENTURES D'UN ONIROMANE
Louis Hamelin
L'instant même, 1994,
73 p. ; 9,95 \$

Betsi Larousse est le quatrième roman de Louis Hamelin. Son premier, *La rage*, avait été accueilli avec beaucoup d'enthousiasme par la critique. On avait salué en lui l'écrivain de la nouvelle génération, titre qu'il s'est refusé à porter avec véhémence. Il reste que sa voix originale s'impose avec force dans le paysage québécois.

Marc Carrière, sculpteur de 36 ans, est en route pour son camp de chasse au nord de La Tuque, quand sa voiture per-



cute un orignal sur la grand-route. Les dommages sont importants et il se voit obligé de faire halte à Saint-Tite pour des réparations. C'est là qu'il rencontre Yvan Lépine, un ami de jeunesse en virée en Mauricie. Celui-ci s'apprête à rendre un hommage très particulier à Betsi Larousse, la starlette pop vedette du festival western de Saint-Tite.

Le lecteur retrouvera, dans ce récit, des éléments typiques de l'univers de Louis Hamelin : un narrateur omniprésent qui s'interroge sur lui-même et sur le monde, la nature où souvent se trouve effectivement le sens du monde et le vocabulaire qui lui est particulier et avec lequel l'auteur entretient une relation particulière. Louis Hamelin a déjà avoué son amour immodéré du *Petit Robert*. Son univers ne tourne cependant pas à vide. La starlette de musique pop y est une apparition surprenante, mais pas du tout accessoire. Elle suscite, à propos du monde qui est le nôtre, des interrogations nouvelles chez l'auteur. De plus, Louis Hamelin maîtrise mieux son style, ses effets. La bizarrerie des mots qu'il choisit occupe une place justifiée. Ce roman, partagé entre l'humour et le drame, fait preuve d'une sensibilité aiguisée, mais pas au détriment de l'intelligence. À lire.

Les étranges et édifiantes aventures d'un oniromane, du même auteur, est le collage de textes parus à l'été 1994, dans *Le Devoir*. L'entreprise visait à surimposer des rêves à l'actualité. Le rêve du héros, Rémi Fassol, le propulse

dans l'événement, en écho à la première page du journal dans lequel paraît la fiction : il passe de la Bosnie à Haïti, puis au Rwanda. Si le projet d'écriture de ce voyage onirique dans l'actualité m'était apparu peu concluant dans sa présentation hebdomadaire, il se révèle plus intéressant ramassé en un seul volume, avec une mise en contexte en avant-propos.

Louis Hamelin n'est peut-être le représentant d'aucune génération, mais il a certainement quelque chose à dire.

Robert Beauregard

LES MOTS SAUVAGES
Georges Bourgeois
D'Acadie, 1994, 84 p. ; 10 \$

Ludique, *sauvage*, ironique, savante, communicative, ne sont pas des qualificatifs qui nous viennent souvent à l'esprit quand on pense à la poésie qui s'écrit et se publie en ce moment. Pourtant le recueil *Les mots sauvages* de Georges Bourgeois nous inspire de pareils propos et ne cesse de nous relancer « [...] sur le souvenir fertile d'une enfance / sans traducteur ni interprète » dans ces zones peu fréquentées par la poésie des années 90.

En 1986, l'auteur avait publié un premier ouvrage au titre étonnant, *Les Îles Fidji dans la baie de Cocagne* (aux éditions Perce-Neige), qui ne manquait pas de trouvailles et d'ingéniosité verbale. *Les mots sauvages* poursuivent dans cette voie, mais se déploient davantage encore dans l'incongru, le jeu des mots, les références à l'histoire, celle de l'individu comme celle jouée sur le mode ironique de sa collectivité. La langue y vole en éclats et se rit des censeurs. Des mots riches de sons rythmés s'envolent et nous reviennent avec un sourire qui lui-même a des palettes d'arc-en-ciel.

Page un, un tableau du peintre acadien Yvon Gallant nous montre un orignal criblé de flèches au centre des signes monctoniens que sont la tour du NB TEL et la cathédrale ; presque rien, de petits signes, mais le ton est là, le lieu est nommé par ces indices. Moncton est une ville qui est de plus en plus présente dans le corpus

de la poésie acadienne moderne. Elle est cette ville aimée et traquée, nommée et décriée, toujours au cœur du quotidien. Cela on le retrouve autant chez des auteurs prolifiques comme Gérald Leblanc que chez de plus jeunes comme Marc Poirier et Jean-Marc Dugas. Pour Georges Bourgeois, Moncton c'est l'origine d'un tourbillon qui de a à z se moule aux formes de poèmes sonores : « Ah l'argile ! la meilleure on la retrouve / dans la rivière au chocolat / à Moncton, en Acadie, au Canada ».

« Les mots sauvages » sont ceux qui se libèrent des contraintes normatives et se laissent emporter dans une langue en changement, une langue tissée d'expériences humaines, d'histoire et de hasards. L'ironie qui marque l'ensemble de ces poèmes ne fait pas oublier le drame intime de l'Acadie qui pour être inventorié ici dans une généalogie russo-monctonnaise hilarante, n'en est pas moins la source obsédante d'une douleur à être. Le poète redevient grave par la voie d'une « annonce classée » quand il lance : « Petite élite cherche petit peuple / qui veuille bien la suivre / pour faire un petit bout d'histoire / ensemble ». Il se fait aussi critique de l'image *folklorisante* de la culture acadienne à l'étranger, quand il situe avec humour le travail d'Antonine Maillat par rapport à l'horizon d'attente de la France : « [...] Antonina Maillatovna émiettait son histoire / incorporant ragornures de tiroirs et graisses de bines / pour en arriver à l'agrégat américano-folklorique / dont sont friands les cacatoès francs de France ». La langue dans ce recueil est le lieu des métamorphoses et des entêtements, elle est « [...] l'espoir et l'illusion / loin des ruelles de la montréalité ».

Avec *Les mots sauvages* de Georges Bourgeois on est dans



la pensée relative, celle qui plonge dans l'époque avec le sourire *incroyable* du plaisir de dire et d'explorer « Une maison, une nation, une planète / une cage dans une cage dans une cage ». Un beau recueil fait de jubilations et de conscience qui nous expédie de « bons baisers de Moncton ».

Claude Beausoleil

LIGNES DE FORCE
Marc Vaillancourt
Triptyque, 1994,
122 p. ; 13,95 \$

Le recueil de Marc Vaillancourt n'a rien du pastel déco des paysages intimistes. La couleur, multipliée par l'enthousiasme, se réfracte sur la toile d'un imaginaire réservé aux âmes fortes : « Bolide de mon cri / je me transmue fantôme // le jour tire parti de la pétrification / de l'homme / pour nous lapider / d'intentions humanitaires [...] ».

De la poésie, rien que ça, c'est-à-dire une recherche sérieuse, une poussée en avant, un refus du médiocre, sans mépris, avec la rigueur mathématique affranchie des théorèmes. Une œuvre d'esprit, une œuvre d'entrailles et de limailles, un projet sans compromissions : « Toute poésie est poésie de circonstance ; prétendre le



contraire ressortit au fakirisme littéraire et à la pose. »

Ne pas se vautrer, mais dégorger le langage sans craindre sa trahison, en cours de recherche, forcément exotique puisque l'*exote*, pour reprendre Kenneth White, est celui qui brûle la maison et se rend dans le vide affronter l'histoire et la vérité.

Avec ce deuxième recueil, Marc Vaillancourt rejoint le mouvement de franchise poétique qui secoue l'hypocrisie de la poésie du *je* blessé, à laquelle on nous a, hélas, tristement habitués. C'était oublier l'impertinence du poète, son courage, sa solitude et la rançon qu'il verse pour épargner à ses lecteurs l'état des viscères. Et même lorsque la blessure affleure, la tentation de la mièvrerie succombe devant le poids des paroles : « Mais comment t'épeler enfance / à bout d'hiéroglyphes / qui tatouaient les chiottes / de

mystères sordides et breneux / et le sang des rossées dans l'angle mort / du préau ».

On ne sort pas indemne d'une telle lecture — heureusement, puisque tel est le projet initial de la poésie : déranger l'esprit jouté aux alibis en ouvrant toutes les fenêtres, sans exception, pour que le vent frais des alephs souffle sur l'immobilité prosaïque — l'homme, après tout, n'est pas une momie, du moins tant que ses mains s'agrandissent, tant que ses yeux découvrent de nouveaux mystères, tant que la volonté de sa parole s'inscrit en faux contre les velléités de l'existence.

Marc Vaillancourt, poète et mathématicien, nous ouvre le portail d'une géométrie franche et généreuse, et s'il parle en son nom, c'est d'abord pour nous.

Ivan Bielinski

LETRES À CASSANDRE

Anne-Marie Alonzo

Denise Desautels

Trois, 1994, 129 p. ; 22,95 \$

Elles sont poètes toutes les deux, elles s'écrivent, parlant d'elles-mêmes, de l'autre en attente dont on attendra à son tour le message. Elles disent et se disent ce qui compte, dévoilant l'intime, le profond, l'essentiel. Avec des mots pleins de douceur, de chaleur, de tendresse, et de force, d'amertume parfois, des mots lucides qui nomment la détresse, le désespoir, le non-sens, des mots qui sont ceux des êtres marchant à la recherche d'eux-mêmes sans masque ni falbalas,

Manon Tremblay
Réjean Pelletier

Que font-elles?
en politique?

Que font-elles en politique?

Manon Tremblay et Réjean Pelletier
284 pages, 2-7637-7411-3, 24\$

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL
ÉDITEUR

En vente chez votre libraire ou chez
DISTRIBUTION DE LIVRES UNIVERS
845 rue Marie-Victorin, Saint-Nicolas (Québec) G0S 3L0
Tél.: (418) 831-7474 Interurbain: 1 (800) 859-7474
Téléc.: (418) 831-4021

sans costume de scène, sans maquillage, prenant cependant sous le regard de l'autre les visages divers que révèlent les relations personnelles profondes. Pharaonne, architecte, elles se déguisent pour mieux se révéler, elles se surnomment pour se retrouver. « Je suis Cassandre délirante inspirée habitée je suis fille de Cassandre jamais comprise jamais crue », écrit Anne-Marie Alonzo ; Denise Desautels avouera qu'elle mentait en écrivant que « [...] déjà petite fille, elle se prenait pour Antigone ou pour Cassandre, selon les jours, en se jurant de ne jamais fuir devant l'évidence ».

Cet échange exceptionnel entre deux sensibilités, deux esprits que l'amour, l'amitié ont noués passe à travers une écriture poétique qui en fait une fiction porteuse de vérité, sorte d'incantation périlleuse à la limite du sens et débordant de sens. « Livre de chevet », écrira Louise Dupré en post-face : oui, sans contredit !

Blanche Beaulieu

LA VIE SINGULIÈRE

Claude Beausoleil
Les Herbes Rouges, 1994,
97 p. ; 12,95 \$

LA MANIÈRE D'ÊTRE

Claude Beausoleil
Les Herbes Rouges, 1994,
100 p. ; 12,95 \$

Après avoir pendant quelques jours lu et relu les deux recueils de Claude Beausoleil, les quelques lignes qu'ils m'ont inspirées me semblent rejoindre le propos du poète : « Dans la lumière de la ville qui fait naître une ombre sur des livres silencieux, j'ai déroulé des poèmes, délestés du temps et de l'espace, les images surgissant de la mémoire, celle du poète, la mienne, la vôtre... » C'est de cela, je crois, que parle Claude Beausoleil ; c'est cela son approche de la poésie, lui qui de l'aube à la nuit se dispose à l'écriture, attentif à l'instant, saisi par une perception nouvelle, captant les mots qui « déversent leur travail intérieur », pris de lassitude ou de mélancolie, toujours disponible à la poésie qui se révèle.

On ne peut espérer saisir la vérité des poèmes par une lecture négligente, par le survol des mots, des pages rapidement tournées... alors que le poète lui-même avoue la lente patience de ses mains qui « méditent en espérance de sagesse », reprenant chaque jour la page qui recueille les mots, « [...] et si le corps refait / dans sa chute quotidienne / le contrat de durer / pour une seconde extase / c'est que la vérité est diffuse / et lente comme l'éternité ».

Écriture et lecture posent les mêmes exigences ; la démarche du lecteur doit se rapprocher de celle du poète. Ne jamais rester étonné ou désabusé par les ombres noires de la première lecture ; reprendre les textes, page après page, briser peu à peu la résistance des mots et celle de notre propre mémoire ; accepter un rythme de lecture lent, inégal, avec des retours en arrière si on a perdu le contact du texte, avec des moments privilégiés de légèreté et de bien-être quand la page nous retient et révèle un autre versant de la vie, de l'amour, de la lumière, du temps. Moment de grâce quand on rejoint le poète : « Des idées de poèmes / nées d'une rue un soir / rêvant / écrire la vérité / jouer le jeu / être celui qui écrit / ce qui est nécessaire pour vivre / du singulier à l'essentiel ».

Monique Grégoire

LA FEMME TROP TARD
Jean-Jacques Pelletier
Québec/Amérique, 1994,
477 p. ; 14,95 \$

Comme sans doute bien d'autres amateurs de romans d'espionnage, j'ai eu peur un instant que la disparition du mur de Berlin tarisse la source où s'étaient abreuvés Deighton, Simmel, Fleming, Forsythe, Follett, Ludlum et, avant eux, Graham Greene. Que le dieu de la guerre en soit loué, ce ne fut pas le cas. Que Jean-Jacques Pelletier en soit personnellement félicité : des bouquins comme le sien démontrent de rassurante façon que la coexistence pacifique de Moscou et de Washington ne nous privera pas de nos noirs complots littéraires. ▶

TRIPTYQUE

2200, rue Marie-Anne Est, Montréal (Québec), H2H 1N1
Tél. et télécopieur : (514) 597-1666



Sylvie Desrosiers
**BONNE NUIT, BONNS RÊVES,
PAS DE PUCES, PAS DE PUNAISES**
(roman)
153 p., 17 \$

« Marie, Martine, Monique et les autres. Une pétillante chronique de la trentaine féminine... on peut réellement s'attacher à ces personnages-miroirs de la société moderne. »

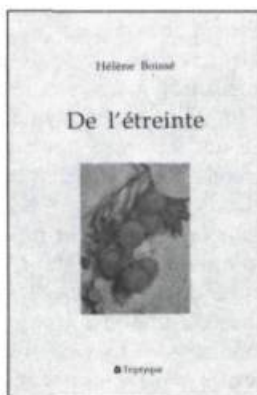
Dominique Paupardin, *La Presse*



Alain Blanchet
LA VOIE D'EAU
(récit)
76 p., 14 \$



Émile Nelligan
POÉSIES
en version originale
Edition préparée par André Marquis
**POÉSIES EN VERSION
ORIGINALE**
Édition préparée par André
Marquis
303 p., 15 \$



Hélène Boissé
DE L'ÉTREINTE
(poésie)
83 p., 15 \$



Aline Poulin
**DANS LA GLACE DES
AUTRES**
(proses)
97 p., 15 \$

Qu'on se réjouisse d'ailleurs doublement. Jean-Jacques Pelletier ne se borne pas en effet à continuer pour notre plus grand plaisir la littérature d'espionnage : il lui donne une ampleur et un souffle qu'elle n'avait guère connus sous nos latitudes. Jean-Jacques Pelletier ne fait pas dans la micro-enquête de dimension Maigret ou Poirot. Il adopte d'emblée, et sans le moindre complexe d'infériorité face aux fresques monumentales des sommités du genre, le format mondial. Certes, il nous fait passer plus souvent par Montréal que si Follett ou Fleming tenaient la plume, mais la poursuite qu'il nous décrit rebondit aussi vite à l'autre bout de la planète que si James Bond menait la chasse. Du coffre et du nerf.

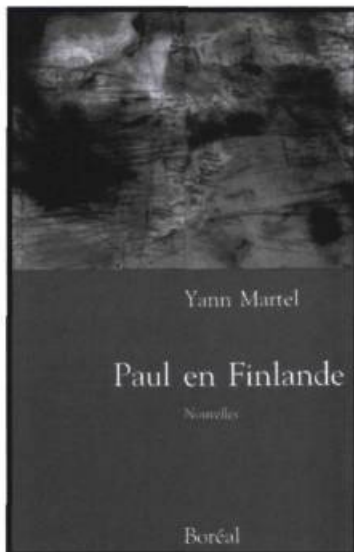
Jean-Jacques Pelletier, à l'occasion, hisse le récit à un autre niveau : « Claudia connaissait depuis longtemps ces théories sur le petit groupe d'élus qui viendrait pour sauver l'humanité ». Cela s'écrivait avant l'Ordre du temple solaire... Regard pénétrant et plume vigoureuse : bel ensemble.

Laurent Laplante

PAUL EN FINLANDE

Yann Martel
Trad. de l'anglais
par Paule Noyart
Boréal, 1994, 254 p. ; 18,95 \$

Rarement un auteur inconnu aura tant fait parler avec un premier livre, avec des nouvelles traduites de l'anglais de surcroît. Le titre original, *The Facts behind the Helsinki Roccamatios and other stories*, rend plus fidèlement compte



de ce livre que j'hésite, pour ma part, à qualifier de recueil de nouvelles. Certes il ne s'agit nullement d'un roman, mais le premier texte, tant par sa longueur que sa structure, correspond davantage à une *novella* à laquelle s'ajoutent les trois autres textes. L'ensemble produit un curieux effet d'éclatement narratif qui séduit et déconcerte tout à la fois. Comme si les textes ne parvenaient pas véritablement à faire corps, à créer une impression d'unité autrement que par l'importance accordée ici à l'aspect formel, au point que l'effet recherché en devienne parfois trop manifeste.

La nouvelle éponyme relate une amitié entre deux jeunes garçons dont l'un est atteint du sida. Pour échapper à l'acceptable, le narrateur propose à son ami sidéen de substituer la réalité de sa maladie, temps et espace, à une histoire qu'ils se raconteront à tour de rôle, à la manière du *Décameron* de Boccace. Le but n'est autre que d'exorciser la mort. De la maladie, le narrateur se limitera à en décrire les effets dévastateurs : « Je ne veux pas parler de ce que le sida fait à un corps humain. Imaginez

LA LISEUSE DE CORDE À LINGE

de Jean-Marc Major

Jean-Marc Major
La liseuse de corde à linge
Roman



ÉDITEQ

La liseuse a de la vue, comme le découvriront les gens de Bonaventure au début du XIXe siècle. Une corde à linge contient une mine d'informations pour qui sait regarder. Belle dose d'humour!

Roman, 128 pages.
PRIX LITTÉRAIRE DES ASSOCIÉS 1994. 14,95 \$

LÀ OÙ LES EAUX S'AMUSENT, de Madeleine Gagnon. Dessins de Colette Rousseau

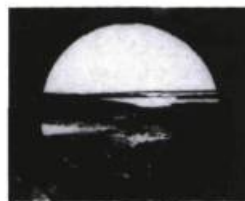
Des paroles et des images qui partagent le lit d'une même rivière. Amqui. Là où les eaux s'amuse, se laisser impressionner par l'infini. Le style unique de Madeleine Gagnon!

POÈMES ET DESSINS,
64 pages. 13,00 \$



PHASE BLEUE, de Marie-Andrée Massicotte

Marie-Andrée Massicotte
Phase bleue



ÉDITEQ

Le bleu rêve et le bleu concret sont peut-être les composantes d'une même phase, tout comme l'oie blanche et l'oie en phase bleue sont de même espèce. Un curieux recueil mariant harmonieusement les vers et la prose. Un ton personnel composant un climat feutré, subtil et envoûtant. Une voix!

Poèmes, 64 pages. 12,00 \$

LA LAMPE ET LA MESURE de Mgr Gilles Ouellet et Jean-Marc Cormier

Mgr Gilles Ouellet livre le récit de sa vie. Sa tendre enfance, sa mission aux Philippines, ses responsabilités à la Société des Missions-Étrangères et les 25 années de sa vie d'évêque dans les diocèses de Gaspé et de Rimouski composent une fresque chrétienne qui se laisse lire comme un roman. Un sacré conteur!

Entretiens, 240 pages. 25,00 \$

Mgr Gilles Ouellet
Jean-Marc Cormier

La lampe et la mesure



SRC

ÉDITEQ



ÉDITEQ

ÉDITEQ, C.P. 1254, Rimouski
(Québec) G5L 8M2
Distribué par
DIFFUSION PROLOGUE

quelque chose de terrible, puis rajoutez-en. » Ce passage illustre bien le style de Yann Martel, à la fois imagé et lapidaire. Chaque visite substituera donc à un épisode de la progression de la maladie un moment de l'histoire de la famille Roccamatio d'Helsinki avec, comme toile de fond, le XX^e siècle et certains de ses événements les plus marquants.

Des trois textes qui suivent, je soulignerais le second, « Le jour où j'ai entendu le *Concerto Soldat Donald J. Rankin pour cordes et violon dissonant* du compositeur américain John Morton », dans lequel l'auteur nous entraîne dans un univers pour le moins insolite qui fait écho à la guerre du Vietnam. Je ne serais pas autrement surpris que l'auteur nous donne comme second livre un roman tant son approche et son regard me semblent davantage appartenir à celui du romancier qu'à celui du nouvelliste.

Jean-Paul Beaumier

MONSIEUR DE VOLTAIRE ROMANCIERIE

Victor-Lévy Beaulieu
Stanké, 1994, 255 p. ; 24 \$

Victor-Lévy Beaulieu est une figure très colorée de la communauté littéraire québécoise. Il en est l'un des écrivains les plus connus grâce, en particulier, à ses œuvres télévisuelles, *L'Héritage* et *Montréal PQ*. Son nom reste attaché à une maison d'édition mont-réalaise toujours florissante, sans lui maintenant : VLB. On le connaît aussi par certains débordements de sa personnalité qui ont fait beaucoup parler. Ces excès du personnage ont peut-être rebuté des lecteurs potentiels. D'autres ont eu le bonheur de l'aborder dans ses meilleurs écrits, dans mon cas, *Monsieur Melville*, un texte admirable. Victor-Lévy Beaulieu y prend sa véritable stature d'écrivain, celui qui se définit par l'écriture.

Son *Monsieur de Voltaire* ne peut selon moi se comparer au *Melville*. S'y retrouve toutefois l'art qui est le sien de camper vigoureusement un écrivain comme s'il créait de toutes pièces et animait un

personnage de fiction. Ici il aborde un être rendu mythique autant par son caractère et par ses talents, qui furent très divers, que par les interprétations qu'on en a données, mystifiantes... tant qu'on ne s'est pas payé l'œuvre.

Ce que Victor-Lévy Beaulieu a fait. Rappelons que le biographe l'a été presque à son corps défendant. Décidé, par ses propres excès et un dégoût profond de lui-même, à se soumettre à une cure de désintoxication, Victor-Lévy Beaulieu, sur le coup d'un départ qu'il ne veut plus remettre de crainte de ne pouvoir s'y résoudre par la suite et affolé soudainement de partir sans lectures, rafle un pan de sa bibliothèque. Il se trouve qu'il emporte avec lui les œuvres de Voltaire qu'il se proposait de lire depuis longtemps.

Quatre semaines de cure, quatre semaines de fréquentation de Voltaire et de ses biographes ont mené à sa « romancerie ». Qui n'épuise pas les « monstres » qu'elle met en scène : le biographe et son personnage, mais nous les rendent, grâce à l'imagerie suprêmement efficace de l'auteur, suffisamment présents pour les fixer à tout jamais dans notre esprit. Voltaire surtout qui, infâme lui-même, disait poursuivre l'autre, l'infâme absolu.

Notre écrivain, lui, nous présente un moment extrêmement pénible de son parcours ; y circulent des personnages pitoyables, habités de terreurs et de violence, aussi sinon plus mal en point que lui. On sait, par le texte qui témoigne d'un double périple et de la reprise en main inespérée à travers l'écriture, que l'essentiel peut survivre à bien des épreuves. Est-ce le message que veut lancer Victor-Lévy Beaulieu en se dénudant ainsi, en ne cachant pas les fantasmes qui l'habitent, en évoquant sans pathos sa propre descente en enfer ? Sans doute, et si le mélange de Voltaire et de Victor-Lévy Beaulieu peut sembler boiteux, il est exemplaire et l'écriture y flamboie par moments, comme le génie de Voltaire qui arrive à rejeter dans l'ombre la part de noirceur du personnage.

Blanche Beaulieu

LE LOUP DE GOUTTIÈRE



LA PEUR DES ÉCLIPSES

Laurier Veilleux
Œuvres de Jean-Claude Doigni

LES SOIFS MULTIPLIÉES

Lyne Richard
Œuvres de Claudel Huot



ALENTOUR FILER

Nathalie Watteyne
Œuvres de Françoise Catellier

CHANTAUTEUIL

Catherine Lalonde • Pierre Giguère
Claude Binet • Jean Dorval
Nando Michaud • Geneviève De Celles
Claudine Lévesque
Œuvres de Micheline Fournier
Yves Bussier • Marie Rioux • Benoit Simard
Daniel Fournier • Geneviève De Celles



NOUVEAUTÉS

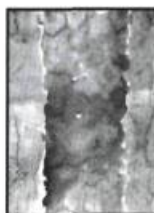


BLANCHE SAISON D'AGONIE

Mélanie Perreault
Œuvres de Carl Pelletier

SAULE CASSÉ

Alain Morrier
Œuvres de Carol Bernier



AUTOUR DE JEAN McEWEN

Gaston Roberge
Œuvres de Jean McEwen

LETTRES À LA MORT

Gabriel Lalonde
Œuvres de l'auteur
et de Francine Vernac



347 • rue Saint-Paul • (face à la Gare du Palais)
Québec • Qc
Téléphone: (418) 694-2224